

lecteurs. Il y a plus d'esprit et d'initiative dans plusieurs têtes que dans une seule, et du choc amical de nos idées respectives jaillira, par la voie de la REVUE POPULAIRE, une lumière dont nous bénéficierons de part et d'autre. Un des correspondants en question me demande si nous aurons un département de *Science Populaire*. Je lui ferai remarquer que l'article du premier numéro, sur la vapeur appliquée à la navigation, appartient de très près à cette "rubrique". De même l'article paraissant dans le présent numéro et intitulé: *Dinde et Dindon*. Mais je comprends très bien la pensée de mon correspondant, et je suis heureux de lui dire qu'un département du genre demandé est en voie de formation. Il alternera, aussi régulièrement que possible, avec le département *Notre Santé*. Une dame me demande de publier "une petite comédie de salon, en vers si possible, très peu connue, écrite au XVII<sup>e</sup> ou au XVIII<sup>e</sup> siècle, si faire se peut, afin d'occuper les loisirs que donnent les soirées du carême". Je me suis mis immédiatement à la recherche; j'en ai trouvé plusieurs, mais pas encore ce que je crois être l'objet désiré. Ne désespérons pas: je suis sur la piste. Qu'on me pardonne si je ne répons pas immédiatement à toutes les lettres reçues. Dans le coup de feu de la préparation de nos premier et deuxième numéros, j'ai dû remettre sans cesse au lendemain. A l'avenir, je tâcherai d'être ponctuel comme... un roi poli.

\* \* \*

Mais assez parler de notre magazine. Aussi bien n'ai-je l'intention d'y revenir que lorsque la chose offrira un intérêt immédiat et ne sentira pas "la boutique". Sans compter que j'ai une tâche à remplir chaque mois à ce même endroit: traiter l'*actualité*, à bâtons rompus, fatalement, mais en toute impartialité et candeur. C'est pourquoi à ce moment où chaque citoyen songe à se dépouiller, l'an prochain, d'un travers ou d'un vice dans lequel il a pu "donner" durant l'année qui expire, je propose que tous, en 1908, nous dépouillons un défaut près de devenir chronique: celui que M. Henry de Jouvenel analysait ainsi dans un récent article du *Matin*, de Paris:

"A force de voir partout des voleurs, de n'entrer dans un milieu de politique, de lettres ou d'industrie qu'armé de soupçon, de diffamer chaque passant, de refuser le droit de sincérité à ses adversaires, de jeter de l'infamie sur tous les noms et sur toutes les œuvres, on finira par changer le pays en une vaste mutualité de mépris."

Je n'ai pas besoin d'appuyer: cette citation rend parfaitement la pensée de tous ceux du Canada français qui savent à quel point le système de dénigrer nos premiers hommes fait l'affaire de nos ennemis naturels. Je formule donc le souhait, en quelque sorte national, que 1908 ne voie point la continuation de campagnes suprêmement dangereuses, non pas tant pour les personnalités attaquées, que pour la race qui les a mis au pinacle et a besoin d'eux.

Faisons la guerre, puisque guerre il faut, mais avec armes blanches et courtoises.

\* \* \*

Une année qui s'en va, une année qui vient, c'est un peu, a dit quelqu'un, comme si l'on se sépare d'un ami pour aller vers un inconnu. C'est, comme tous les changements, comme tous les déménagements, curieux et amusant par un côté. Mais, aussi, c'est inquiétant et troublant. On ne quitte pas sans un serrement de cœur les gens et les choses dont on a l'habitude. On est accoutumé à leur physionomie, à leurs qualités, à leurs défauts. L'année qui vient de finir était pour nous un de ces familiers qu'on préfère encore, même s'il nous ont été désagréables, aux nouveaux venus et aux surprises qu'ils nous peuvent réserver. Ce que sera 1908? que les prophètes—oiseaux de malheur—s'en préoccupent. Moi, joyeux de la belle perspective qui s'ouvre devant la REVUE POPULAIRE; joyeux de pouvoir "la souhaiter bonne et heureuse" à sa jeune et déjà si belle clientèle, je jette sans regret le vieux calendrier tout chauve, pour faire place à celui qui marquera pour nous tous, je l'espère, de bien beaux jours.

D'ARGENSON.



A l'An Neuf!